

APPENDICE

## APPENDICE<sup>1</sup>

—  
I

Nous avons trouvé le brouillon de la lettre suivante :  
(autographe de Théophile Gautier).

MONSIEUR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Monsieur le ministre,

Le soussigné voulant se fixer comme colon en Algérie, a, d'après les meilleurs renseignements sur les terres actuellement disponibles de la province de Constantine, qu'il a ultérieurement visitée, choisi des terrains qui se trouvent dans le périmètre civil de Philippeville, vallée de Zerhmana : il vient donc vous demander une concession de quatre-vingt-dix-neuf hectares dans la localité ci-dessus désignée.

Et au dos de cette lettre se trouvaient, sans aucune indication de titre, les vers suivants, qui révèlent la

<sup>1</sup> Nous avons réuni à cette place les divers morceaux qu'il nous a paru impossible de publier sans aucune explication.

date vers laquelle cette curieuse lettre aurait été écrite  
(1846 très-probablement).



Sur la montagne de la vie,  
Au plateau de trente-cinq ans,  
Soufflent mes coursiers, haletants,  
De la chimère poursuivie.  
Je reste là quelques instants  
Brisé, mais l'âme inassouvie,  
Promenant mon regard glacé  
Sur l'avenir et le passé.

II

AUX MANES DE L'EMPEREUR<sup>1</sup>

15 DÉCEMBRE 1840

Quand sous l'arc triomphal où s'inscrivent nos gloires  
Passait le sombre char couronné de victoires  
Aux longues ailes d'or,  
Et qu'enfin Sainte-Hélène, après tant de souffrance,  
Délivrait la grande ombre et rendait à la France  
Son funèbre trésor

Un rêveur, un captif derrière ses murailles,  
Triste de ne pouvoir, aux saintes funérailles  
Assister, l'œil en pleurs,  
Dans l'étroite prison sans échos et muette,  
Mélant sa note émue à l'ode du poète,  
Épanchait ses douleurs. —

<sup>1</sup> Ce morceau n'est rien autre chose que la traduction *littérale*, en vers, d'un morceau de prose. Nous avons placé chaque strophe en face de chaque paragraphe, pensant que le public verrait avec intérêt comment le poète a fait entrer, dans chacune de ses strophes, chaque phrase et pour ainsi dire chaque mot du prosateur.

« Citadelle de Ham, 15 décembre 1840.

« Sire, vous revenez dans votre capitale, et le peuple en foule salue votre retour; mais moi, du fond de mon cachot, je ne puis apercevoir qu'un rayon du soleil qui éclaire vos funérailles.

« N'en veuillez pas à votre famille de ce qu'elle n'est pas là pour vous recevoir,

« Votre exil et vos malheurs ont cessé avec votre vie; mais les nôtres durent toujours! Vous êtes mort sur un rocher, loin de la patrie et des vôtres, la main d'un fils n'a point fermé vos yeux. Aujourd'hui encore, aucun parent ne conduira votre deuil.

« Montholon, lui que vous aimiez le plus parmi vos dévoués compagnons, vous a rendu les soins d'un fils; il est resté fidèle à votre pensée, à vos dernières volontés; il m'a rapporté vos dernières paroles; il est en prison avec moi!

« Un vaisseau français conduit par un noble jeune homme est allé réclamer vos cendres; mais c'est en vain que vous cherchiez sur le pont quelques-uns des vôtres; votre famille n'y était pas.

« Sire, vous revenez dans votre capitale,  
Et moi, qu'en un cachot tient une loi fatale  
Exilé de Paris,  
J'apercevrai de loin, comme sur une cime,  
Le soleil descendant sur le cercueil sublime,  
Dans la foule aux longs cris.

Oh! non! n'en veuillez pas, Sire, à votre famille,  
De n'avoir pas formé, sous le rayon qui brille,  
Un groupe filial  
Pour recevoir au seuil de son apothéose,  
Comme Hercule ayant fait sa tâche grandiose,  
L'ancêtre impérial!

Vos malheurs sont finis; toujours durent les nôtres.  
Vous êtes mort là-bas, enchaîné loin des vôtres,  
Titan sur un écueil,  
Pas de fils pour fermer vos yeux que l'ombre inonde,  
Même ici, nul parent, — oh! misère profonde! —  
Conduisant votre deuil!

Montholon, le plus cher comme le plus fidèle  
Jusqu'au bout, du vautour subissant le coup d'aile,  
Vous a gardé sa foi.  
Près du dieu foudroyé, qu'un vaste ennui dévore,  
Il se tenait debout, et même il est encore  
En prison avec moi.

Un navire, conduit par un noble jeune homme,  
Sous l'arbre où vous dormiez, Sire, votre long somme  
Captif dans le trépas,  
Est allé vous chercher avec une escadrille;  
Mais, votre œil sur le pont cherchait votre famille:  
Qui ne s'y trouvait pas.

« En abordant le sol français, un choc électrique s'est fait sentir ; vous vous êtes soulevé dans votre cercueil ; vos yeux, un moment, se sont rouverts : le drapeau tricolore flottait sur le rivage, mais votre aigle n'y était pas.

« Le peuple se presse comme autrefois sur votre passage, il vous salue de ses acclamations comme si vous étiez vivant ; mais les grands du jour, tout en vous rendant hommage, disent tout bas : »

« Dieu ! ne l'éveillez pas !

« Vous avez enfin revu ces Français que vous aimiez tant ; vous êtes revenu dans cette France que vous avez rendue si grande ; mais l'étranger y a laissé des traces que toutes les pompes de votre retour n'effaceront pas !

« Voyez cette jeune armée : ce sont les fils de vos braves ; ils vous vénèrent, car vous êtes la gloire ; mais on leur dit : croisez vos bras ! »

« Sire, le peuple, c'est la bonne étoffe qui couvre notre beau pays ; mais ces hommes que vous avez faits si grands et qui étaient si petits, ah ! sire, ne les regrettez pas.

Quand la nef aborda, France, ton sol antique,  
Votre âme réveillée, à ce choc électrique,  
Au bruit des voix, des pas,  
De sa prunelle morte entrevit dans l'aurore  
Palpiter vaguement un drapeau tricolore,  
Où l'aigle n'était pas.

Comme autrefois le peuple autour de vous s'empresse ;  
Cris d'amour furieux, délirantes tendresses,  
A genoux, chapeau bas !  
Dans l'acclamation, les prudents et les sages  
Disent au demi-dieu, faisant sa part d'hommages :  
« Dieu ! ne l'éveillez pas ! »

Vous les avez revus — peuple élu de votre âme —  
Ces Français tant aimés que votre nom enflamme,  
Héros des grands combats ;  
Mais sur son sol sacré, patrie autrefois crainte,  
Du pas de l'étranger on distingue une empreinte  
Qui ne s'efface pas !

Voyez la jeune armée, où les fils de nos braves,  
Avides d'action, impatients d'entraves,  
Voudraient presser le pas ;  
Votre nom les émeut, car vous êtes la gloire !  
Mais on leur dit : « Laissez reposer la victoire,  
Assez ! croisez les bras ! »

Sur le pays, le peuple, étoffe à trame forte,  
S'étend, Sire ; le chaud, le froid, il les supporte  
Mieux que les meilleurs draps ;  
Mais ces grands si petits, chamarrés de dorures,  
Qui cachaient leur néant sous de riches parures,  
Ne les regrettez pas.

« Ils ont renié votre évangile, vos idées, votre gloire, votre sang ; quand je leur ai parlé de votre cause, ils nous ont dit : Nous ne la comprenons pas !

« Laissez-les dire, laissez-les faire ; qu'importent, au char qui monte, les grains de sable qui se jettent sous les roues ? ils ont beau dire que vous êtes un météore qui ne laisse pas de traces ! Ils ont beau nier votre gloire civile ; ils ne vous déshériteront pas !

« Sire, le 15 décembre est un grand jour pour la France et pour moi. Du milieu de votre somptueux cortège, dédaignant certains hommages, vous avez un instant jeté vos regards sur ma sombre demeure, et, vous souvenant des caresses que vous prodiguez à mon enfance, vous m'avez dit : *Tu souffres pour moi, ami, je suis content de toi.*

« LOUIS-NAPOLÉON. »

Comme ils ont renié, troupe au parjure agile,  
Votre nom, votre sang, vos lois, votre évangile,  
Pour vous suivre trop las !  
Et quand j'ai devant eux plaidé pour votre cause,  
Comme ils ont dit, outrant le dédain de leur pose :  
Nous ne comprenons pas !

Laissez-les dire et faire, et sur eux soit la honte.  
Qu'importent pierre ou sable au char qui toujours monte  
Et les broie en éclats !  
En vain vous nomment-ils fugitif météore.  
Votre gloire est à nous, elle rayonne encore ;  
Ils ne la prendront pas.

Sire, c'est un grand jour que le quinze décembre !  
Votre voix, est-ce un rêve ? a parlé dans ma chambre :  
« Toi, qui souffres pour moi  
Ami, de la prison le lent et dur martyr,  
Je quitte mon triomphe et je viens pour te dire :  
Je suis content de toi ! »

Avril 1869.

II

QUATRAINS

1

Improvisé sur un portrait  
DE M<sup>lle</sup> SIGNA-LÉVY

Enfant, doublement applaude,  
Tu chantes et tu fais des vers ;  
Et ton masque de tragédie  
Est couronné de lauriers verts.

1851.

2

Improvisé sur un portrait  
DE M<sup>me</sup> MADELEINE BROHAN

Type charmant et pur dont le ciel est avare,  
Et que d'un fin crayon l'artiste copia,  
Scribe salue en vous sa reine de Navarre,  
Musset sa Marianne, et Belloy sa Pia.

1857.

3

Improvisé et placé en tête d'un exemplaire  
de : *Émaux et Camées*.

A CLAUDIUS POPELIN, MAÎTRE ÉMAILLEUR

Ce livre où j'ai mis des *Camées*  
Sculptés dans l'agate des mots,  
Pour voir ses pages acclamées  
Eût en besoin de tes *Émaux* !

Août 1865.

4

Improvisé  
SUR UNE ROBE ROSE A POIS NOIRS

Dans le ciel l'étoile dorée  
Ne luit que par l'ombre du soir ;  
Ta robe, de rose éclairée,  
Change l'étoile en astre noir !

5

AU VICOMTE DE S. L.<sup>1</sup>

Moderne est le palais, mais le blason ancien  
Peint par Van Eyck au coin des portraits de famille  
Rangés en ex-voto sur le vieil or qui brille,  
Le jeune hôte du lieu le revendique sien.

Octobre 1872.

<sup>1</sup> Ces quatre vers sont les derniers qu'ait écrits Théophile Gautier. Ils devaient être le premier quatrain d'un sonnet que le poète n'a pas eu la force d'achever.

IV

AVE MARIA

CHANT

*Ave Maria*. Reine des cieux !  
Vers toi s'élève ma prière :  
Je dois trouver râce à tes yeux,  
C'est en toi, Vierge sainte, en toi que j'espère  
Mon fils consolait ma misère :  
Il souffre hélas ! il est mourant !  
Comprends mes pleurs, toi qui fus mère ;  
Rends-moi, rends-moi mon pauvre enfant !

*Ave Maria*, mon fils est beau  
Et de lui je suis déjà fière ;  
Bénis son modeste berceau.  
C'est mon bien, mon unique bien sur la terre !

<sup>1</sup> Autant que nos souvenirs sont fidèles, nous nous rappelons que Théophile Gautier en nous remettant l'autographe de cette pièce, nous aurait dit qu'elle était une traduction destinée à être adaptée à l'*Ave Maria* de Schubert. Le rythme et les rimes en auraient été déterminés par la forme de la pièce originale et par les nécessités de la musique.

Si Dieu me frappe en sa colère  
Protège du moins l'innocent !  
Exauce-moi, c'est une mère  
Qui veut mourir pour son enfant !

*Ave Maria* ! mais : ô bonheur !  
L'enfant renaît à sa prière  
Ainsi qu'une brillante fleur !  
Doux bienfait ! — Touchante bonté. — Saint mystère !  
« Regarde-moi pour que j'espère ;  
Mon fils ! ton front est souriant ! »  
Merci, merci, divine mère,  
C'est toi qui sauves mon enfant !



Une personne, qui signe : « *Un étudiant de Grenoble* », a adressé au journal *Le Gaulois* une pièce qu'elle affirme avoir copiée, sur un album, à Genève. Nous avons, vainement jusqu'à présent, fait chercher à Genève l'autographe de cette pièce. Nous ne l'imprimons donc que sous toutes réserves.

Je sais un nid charmant et tendre  
Où niche l'oiseau bleu du cœur,  
L'oiseau dont nul ne peut entendre  
Sans tressaillir, l'accent vainqueur

Nid plein de grâces sans pareilles,  
Qui, sous un rayon de gaieté,  
Scintillent comme des abeilles  
Dans l'or des aurores d'été.

Formé de fleurs fraîches écloses,  
Œuvre admirable de l'amour,  
Des perles, des feuilles de roses,  
Dessinent son riant contour.

Écrins délicieux que dore  
La jeunesse en traits éclatants;  
D'où s'échappe, ailée et sonore,  
La vive chanson du printemps;

D'où sort une divine haleine,  
Comme d'un calice vermeil  
Qui livre aux souffles de la plaine  
Son sein tout baigné de soleil.

Nid séducteur où rit l'ivresse,  
Cachant ses secrètes ardeurs,  
Comme une coupe enchanteresse  
Dont les bords sont voilés de fleurs.

Plus mignon qu'un nid d'oiseau-mouche,  
Plus frais qu'un cœur de rose-thé, —  
Ce nid ravissant... c'est ta bouche,  
Doux paradis de volupté,

Où les désirs, ramiers fidèles,  
Volent toujours inapaisés,  
Et vont provoquer à coups d'ailes  
L'essaim palpitant des baisers!

Signé : THÉOPHILE GAUTIER.